

Ça, on traduits en espagnol?

Jean-Louis Barreau

Université de Montpellier - III

En français moderne, l'usage de certaines formes personnelles tend à reculer¹. En espagnol, cette tendance est moins accusée, ce qui explique que les traducteurs rétablissent souvent la marque personnelle lors du passage dans cette langue. Exemple:

- *C'est pas possible d'être aussi coincé... Jamais j'arriverai à lui parler* (F. MARGERIN, *Lulu s'maque*, 1987, p. 29).
- *¡Mira que soy reprimido! Nunca me decidiré a hablarle* (Traduction espagnole de Víctor Mora: *Lulú se echa novia*, 1989, même page).

Le castillan pratique cependant quelques tours impersonnels, notamment dans le langage familier:

«También en la respuesta se dan algunas posibilidades constitucionales que no se ofrecen -o muy raramente- fuera de la lengua coloquial. Se ha dicho, por ejemplo, que es propio de la lengua hablada el gran rendimiento, tanto cuantitativo como cualitativo, de las formas no personales del verbo. Incluso se ha hablado del carácter "antivirtual" del infinitivo español, capaz de constituir por sí solo -en la respuesta, precisamente- núcleo de predicado:

-¿Qué haces?

1. Cf. C. DÉSIKAT & T. HORDE, *La langue française au XX^e siècle*, 1976, p. 145. Inversement, «de nombreux verbes qui jusque-là ne s'employaient qu'avec un sujet ou un objet non-animé se trouvent insérés dans des structures où la personne prend de l'importance: *on craque, on fissure, on angoisse...*» (M. VERDELHAN, "Parlez-vous branché?", *Europe* n° 738, 1990, p. 43).

-Estudiar².»

On sait aussi qu'occasionnellement, des séquences comme *tener sed*, *tener hambre*, etc., sont construites impersonnellement (*hace sed*, *hambre*, etc.) par analogie avec des expressions concernant la météorologie (*hace frío*, *calor*, etc.)³. Dans cette conjoncture-ci, l'équivalence de traduction est immédiate puisque le même phénomène a lieu dans notre langue. Mais dans de nombreux autres cas de figure, engendrés notamment par le développement de *ça*, ainsi que par celui de *on*⁴, le mouvement de dépersonnalisation du français est difficile à transposer en castillan.

Le pronom démonstratif *ça*

En tant que forme abrégée de *cela* ou *ceci*, *ça* est un pronom démonstratif que le français familier affectionne particulièrement. Le castillan possède trois démonstratifs neutres (*esto*, *eso*, *aquello*) qui peuvent être considérés comme les équivalents du *ça* français pour certaines traductions. Exemple:

- *Visez-moi ça les louloutes!! Si c'est pas B.C.B.G.!!* (Rocky Luke-Banlieue West, Collectif, 1985, p. 43).
- *¡Fijaos en eso, preciosas! ¿No es el ejemplo mismo del niño bien?* (Traduit en espagnol par E.S. Abulí: 1989, Rocky Luke-Barrio Oeste, même page).

Mais de par son extrême concision, le français *ça* a tendance à apparaître plus souvent en discours que ses homologues castillans, plus lourds:

- *Elle m'a même dit de t'embrasser, mais entre nous, tu comprends, entre hommes, ça ne se fait pas, ça a l'air bête* (L. PERGAUD, *La guerre des boutons*, 1963, p. 63).
- *Hasta me ha pedido que te bese y todo, pero entre nosotros, ya me comprendes, eso entre hombres no se hace, está feo* (Traduction espagnole de Juan Antonio PÉREZ MILLÁN, 1990, p. 60).

Il peut donc parfois ne pas être traduit (le signe Ø représente ci-dessous l'absence d'un équivalent de traduction dans la langue cible):

2. A. NARBONA JIMÉNEZ, "Problemas de sintaxis coloquial andaluza", *Revista española de lingüística* n° 16,2, 1986, p. 260.

3. Cf. C.E. KANY, *American-Spanish Syntax*, 1951, p. 234.

4. Sur ces deux points, voir *Le français parlé - Transcription et édition* (1987, p. 31), de Claire BLANCHE-BENVÉNISTE et Colette JEANJEAN; ou "Sensibilisation des étudiants à la diversité des français", *Le Français dans le Monde* n° 121 (1976, p. 61), par Michèle BLONDEL.

- *Regardez-ça les gars! La meule de Rocky est là! Hé hé... J'me sens d'humeur à dévisser ç'fils d'enfoiré!* (Rocky Luke-Banlieue West, Collectif, 1985, p. 42).
- *¡Fijaos Ø, chicos! La moto de Rocky está ahí... Je, je... ¡Me siento con ánimos de partir en pedazos a ese idiota!* (Traduit en espagnol par E.S. Abulí: 1989, Rocky Luke-Barrio Oeste, même page).
- *Cette journée démarrait tellement mal, je me suis dit, de toute façon ça pouvait pas être pire, je pouvais juste limiter les dégâts en embarquant de quoi boire...* (P. DJIAN, Zone érogène, 1984, p. 52).
- *El día empezaba realmente mal, me dije; de todas maneras Ø no podía ser peor, y sólo podía tratar de limitar los daños cargando con lo necesario para beber...* (Traduction espagnole de Javier Gispert, 1988).

N'oublions pas que l'espagnol possède un autre élément neutre dont le rôle déterminatif doit parfois être mis à profit pour traduire:

- *Manquait plus que ça! Pus de coco!* (Rocky Luke-Banlieue West, Collectif, 1985, p. 44).
- *¡Lo que me faltaba! ¡Ni gota de super!*

En dehors de sa fonction déictique de base, *ça* remplace parfois le pronom sujet *il*: *il pleut* deviendra pour certains *ça pleut*⁵. Dans un article intitulé "Parlez-vous branché?" (paru en 1990 dans la revue *Europe* (n° 738, pp. 37-44), Michèle VERDELHAN évoque «l'insistante litanie du *ça*» qui devient dans la langue familière actuelle sujet de verbes jusqu'alors voués à l'animé: "*ça parle*", "*ça craint*", "*ça interpelle*". Le véritable sujet devra être rétabli dans la phrase espagnole qui ne pratique guère ces tours impersonnels.

Dans l'interrogation, *ça* marque aussi l'insistance:

- - *Non, non, je veux pas parler de ça au téléphone. Je voudrais que tu viennes.*
- *Comment ça? Tout de suite?* (P. DJIAN, Zone érogène, 1984, p. 36).

Là encore, l'élément familier est perdu dans la traduction espagnole:

- - *No, no, no puedo hablar de este asunto por teléfono. Quisiera que vinieras.*
- *¿Cómo Ø? ¿Ahora?* (Traduction espagnole de Javier Gispert, 1988).

Seul un contexte négatif préalable permet de conserver la marque d'insistance dans la question:

5. Cf. H. BAUCHE, *Le langage populaire*, 1920, p. 102.

- - *C'est dommage d'avoir un gran jardin et de pas en profiter...*
- *Comment ça?! Mais on en profite, quand il fait beau...* (F. MARGERIN, *Lulu s'maque*, 1987, p. 3).
- - *Es lástima tener un gran jardín y no sacarle partido...*
- *¿Cómo que no? Se lo sacamos cuando hace buen tiempo...*
(Traduction espagnole de Víctor Mora: *Lulú se echa novia*, 1989, même page).

¿Cómo que no? peut certes être considéré comme un bon équivalent de traduction pour *comment ça?* Mais dans le cas d'autres adverbes interrogatifs (*quand ça?*, *qui ça?*, *où ça?*, etc.), l'insistance sera obligatoirement perdue (*¿cuándo?*, *¿quién?*, *¿dónde?*, etc.), ou amoindrie (*¿pero cuándo?*, *¿pero quién?*, *¿pero dónde?*, etc.).

Dans des contextes plus longs, certains noms communs que l'espagnol familier utilise de manière emphatique dans les questions (*demonios*, *coño*, *leches*, etc.) peuvent aussi venir en aide au traducteur qui désirerait absolument traduire *ça*... Dans cet extrait où le personnage (à l'accent andalou marqué de façon caricaturale) réagit face à quelqu'un qui lui parle de la crise économique, l'élément interrogatif ou exclamatif (qui porte normalement un accent écrit) est par exemple accompagné d'un substantif cher aux hispanophones:

- *Que coño crisi, lo que pasa ej quen ete puto paí sa perdio lalegria...*
(*El jueves*, 1991, n° 725, p. 23).

Sur le même ton, un francophone aurait pu dire *Quelle crise?*, ou *Comment ça la crise?* Pour celles et ceux qui souhaiteraient avoir plus de détails sur ce genre d'éléments rajoutés au sein du discours, je renvoie à une étude antérieure⁶, quantitativement moins limitée.

Le *ça* cataphorique permet en français le rejet emphatique du véritable sujet en fin de phrase:

- *Oh ben zut, ça tient jamais plus d'une course ces engins!* (*Les invraisemblables aventures d'Istérix*, Collectif, 1988, p. 38);

mais pas en espagnol:

- *¡Oh, qué rabia, estos trastos nunca aguantan más de una carrera!*
(Traduit en espagnol par E.S. Abulí y Equipo B: *Las increíbles aventuras de Istérix*, 1989, même page).

De même dans cet exemple similaire:

- *Dis-donc, Billy, ça doit déménager un max un engin pareil...* (C. DEGOTTE, *Les motards - Moto Risées*, 1986, p. 3).

traduit par:

6. Cf. J-L. BARREAU (1995, pp. 492-512).

- *Jobar, Billy, este bicho ha de tirar como una bestia...* (Traduit en espagnol *Los motoristas - Los motorrisas* par Equipo B, 1990, même page).

Ci-dessous, il semblerait que le traducteur ait voulu à tout prix rendre la redondance personnelle en castillan:

- *Ça va toi?.. T'as pas mal au crâne?* (F. MARGERIN, *Lulu s'maque*, 1987, p. 22).
- *¿Vas bien, tú? ¿No te duele la calavera?* (Traduction espagnole de Víctor Mora: *Lulú se echa novia*, 1989, même page).

L'expression en espagnol s'en trouve altérée, ou du moins surchargée, ce qui montre encore une fois que les habitudes syntaxiques ne sont pas les mêmes dans les deux langues, et qu'il faut bien entendu en tenir compte.

Employé de manière anaphorique, *ça* a de même peu de chances de trouver un équivalent en espagnol:

- *Le poisson, c'est bon pour la santé, ça!* (F. MARGERIN, *Lulu s'maque*, 1987, p. 23).
- *¡El pescado es bueno para la salud!* (Traduction espagnole de Víctor Mora: *Lulú se echa novia*, 1989, même page).

Ici non plus:

- *Les carottes, ça rend aimable* (*Rocky Luke-Banlieue West*, Collectif, 1985, p. 5).
- *Las zanahorias hacen amable a la gente* (Traduit en espagnol par E.S. Abulí: 1989, *Rocky Luke-Barrio Oeste*, même page).

Lorsque *ça* représente péjorativement une personne, il est encore moins question d'imaginer une traduction en castillan:

- *Mon vieux, les femmes quand ça aime...* (L. PERGAUD, *La guerre des boutons*, 1963, p. 63).
- *Las mujeres... cuando se ponen a quererle a uno...* (Traduction espagnole de Juan Antonio PÉREZ MILLÁN, 1990, p. 60).

On retiendra donc que la reprise emphatique du sujet est plus souvent pratiquée par le français que par le castillan, qui a recours à elle uniquement lorsque l'insistance sur la personne permet de lever une ambiguïté.

Le pronom impersonnel *on*

La désignation d'un groupe indéterminé d'humains a une solution simple en français: le morphème *on*. Ce pronom français, à la fois personnel et indéfini, dérive du latin HOM(I)NE(M). L'ancien espagnol disposait d'ailleurs des formes de même origine et très proches phonétiquement: *omne*, *ome*, *om*. Ces formes ont été remplacées plus tard par la forme pleine *hombre* qui s'est maintenue jusqu'au XVII^e siècle avec une valeur analogue à celle de notre indéfini *on*⁷.

«La extensión del *se* impersonal y la de *uno* destierran el empleo de *hombre* como indefinido; Alfonso de Valdés escribe todavía "andando a oscuras, presto tropieza hombre", y don Diego Hurtado de Mendoza traduce el *nihil mirari* horaciano por el "no maravillarse hombre de nada"; pero *hombre* se ve gradualmente desplazado más tarde, caracteriza el habla plebeya o rústica, y desaparece a lo largo del siglo XVII» (R. LAPESA, 1988, pp. 402-403).

Sous la plume de Fray Antonio de Guevara, on trouvait par exemple avec la même valeur impersonnelle:

- *Si está hombre desgraciado escribe lo que no debe, y si está contento dice lo que quiere* (Epístolas familiares, 1539).

Cet emploi de *hombre* n'étant plus possible, il nous faut aujourd'hui trouver d'autres solutions pour rendre cette valeur en espagnol. L'espagnol moderne doit avoir recours à des moyens déjà utilisés ailleurs dans la langue: *la gente*, *la muchedumbre*, *uno*, *cualquiera*, *nadie*, *se*, la première et la troisième personne du pluriel, la deuxième du singulier, etc⁸. Selon Michel CAMPRUBI⁹, ces éléments expriment soit une indéfinition totale (dans le cas de *alguien* ou de la troisième personne du pluriel), soit une indéfinition limitée aux individus d'un groupe précis et déterminé, de plus, par l'inclusion du locuteur. Rendre le français *on* en castillan est à la fois une affaire de morphologie grammaticale, de syntaxe et de sémantique, qui pose généralement de nombreux problèmes. Les différentes possibilités de traduction de l'indéfini *on* sont bien décrites dans les grammaires dont disposent tous les hispanisants, ouvrages auxquels je renvoie¹⁰.

Il est cependant quelques solutions dont on ne parle pas, ou pas suffisamment, dans les études de grande diffusion, et qui méritent d'être signalées ou rappelées ici. Il s'agit des trois principaux cas où *on* est employé familièrement:

1. en référence au locuteur (*moi*, *je*). Exemple: *Oui, oui! On y va!*

7. Cf. J. COSTE & A. REDONDO, 1965, p. 207.

8. Cf. J. SCHMIDELY, *La personne grammaticale et la langue espagnole*, 1983, p. 36.

9. *Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole*, 1972, p. 62.

10. On pourra notamment se reporter à la *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, de P. GERBOIN et C. LEROY (1991, pp. 122-127), à la *Grammaire espagnole* de J. BOUZET (1986, pp. 277-281) ou encore à la *Syntaxe de l'espagnol moderne* de J. COSTE et A. REDONDO (1965, pp. 207-213).

2. à la personne de l'allocutaire (*tu, toi, vous*): *Eh bien! On ne s'en fait pas!; Alors, on se promène?*

3. en tant qu'équivalent de *nous*: *Nous autres artistes, on ne fait pas toujours ce qu'on veut*¹¹.

➤ Cas numéro 1:

«En français, *on* est [...] employé dans la langue familière pour exprimer la généralisation d'un cas particulier. Parfois, comme le pronom espagnol *uno*, il se substitue au pronom personnel sujet de la première personne du singulier ("À mon âge, *on* est encore jeune")»¹².

Rappelons au passage qu'en fonction de complément, ce *on* empirique est remplacé par *vous*:

«Le français ne peut employer *on* que comme sujet du verbe et est obligé de rendre l'impersonnalité du complément par *vous*. L'espagnol rend aussi ce *vous* impersonnel par *uno*: *Les romans finissent par vous lasser* > *Las novelas acaban por cansarle a uno*»¹³.

Mais il existe une autre façon de traduire ces substituts impersonnels de la première personne: par l'emploi impersonnel de la seconde personne du singulier, qui est de plus en plus fréquent dans la langue familière espagnole. Comme le précisent J. COSTE et A. REDONDO¹⁴, il n'est toutefois possible que si la phrase est déjà impersonnelle, car, dans le cas contraire, la deuxième personne garderait sa valeur d'origine. Exemple:

- *C'est sympa mais ya trop d'monde, on s'entend plus manger!* (F. MARGERIN, *Lulu s'maque*, 1987, p. 10).
- *¡Parece guai, pero hay demasiada gente! ¡No te oyes ni comer!* (Traduction espagnole de Víctor Mora: *Lulú se echa novia*, 1989, même page).

On notera en outre que les deux traductions de *on* proposées jusqu'ici peuvent apparaître alternativement dans le discours, comme dans la phrase suivante:

- *En cuanto se casa uno, se acabó la juerga. Ahora, por lo menos, te lo pasas bien, pero después...*

➤ Cas numéro 2:

Lorsque l'impersonnel *on* remplace la deuxième personne du singulier ou du pluriel, le traducteur peut se contenter, à perte, de rendre explicite la personne concernée:

11. Ces trois exemples sont empruntés au *Petit ROBERT* (dir. par A. REY et J. REY-DEBOVE, 1990).

12. J. COSTE et A. REDONDO, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, 1965, p. 212.

13. J. BOUZET, *Grammaire espagnole*, 1986, p. 282.

14. *Syntaxe de l'espagnol moderne*, 1965, p. 213.

- *Alors petit canaillou, on découche?! Allez, raconte, c'était bien?* (F. MARGERIN, *Lulu s'maque*, 1987, p. 33).

traduit par:

- *¡Ah, pillín! Conque no has venido a dormir, ¿eh? Cuenta, cuenta... ¿Te lo pasaste pipa?* (Traduction espagnole de Víctor Mora: *Lulú se echa novia*, 1989, même page).

Même chose au pluriel:

- *Allons, on se calme! On respire lentement bien à fond, et on se calme pasque je vous ai pas encore montré le plus chouette* (C. DEGOTTE, *Les motards - Moto Risées*, 1986, p. 13).

traduit par:

- *¡Venga, tranquil! Respirad hondo y calmaos, porque aún no habéis visto lo más guapo* (C. DEGOTTE, traduit en espagnol *Los motoristas - Los motorrisas* par Equipo B, 1990, même page).

Comme le propose Albert BELOT dans *L'espagnol mode d'emploi*, nous retiendrons deux autres solutions qui me semblent mieux aptes à conserver la connotation familière.

«Il s'agit de la **première personne du pluriel** en situation d'interlocution pour désigner l'interlocuteur et, d'autre part, du gérondif» (A. BELOT, *L'espagnol mode d'emploi*, 1992, p. 151).

On utilisera donc la première personne du pluriel pour rendre la nuance de familiarité et d'enjouement dont se charge l'indéfini *on* en situation d'interpellation:

- - *Alors, comment on se sent?* > - *Qué, ¿cómo estamos?*
- - *Ce qu'on est fier de sa moto!* - *¡Y qué bien presumimos de moto!*
- *Alors, patron, on commence à devenir raisonnable?* > *¿Vamos estando más conforme, maestro?*¹⁵

Dans la phrase suivante, le sujet auquel la première personne du pluriel renvoie réellement est aussi clairement reconnaissable:

- *¡Hombre! ¿A estas horas nos levantamos? ¡No te estás de nada!* (De source orale, 1994).

«Le **gérondif** espagnol, du fait qu'il est un mode impersonnel, peut correspondre, dans une situation d'interlocution, à l'indéfini *on* suivi du

15. Exemples emprunté à A. BELOT, *L'espagnol mode d'emploi*, 1992, p. 152.

présent de l'indicatif, tournure employée dans le langage parlé pour désigner l'activité de la personne à qui l'on s'adresse»¹⁶.

Si quelqu'un nous apostrophe en disant *¿Qué, paseando?*, l'impersonnalité et la familiarité produites par l'emploi du gérondif peuvent être interprétées comme résultant d'une ellipse de l'auxiliaire: *¿Qué, (nos estamos) paseando?* ou *¿Qué, (te estás) paseando?* Mais l'emploi du gérondif seul n'est pas nouveau puisqu'il sert parfois à exprimer l'action dans son déroulement¹⁷: au pied d'une photographie ou d'une gravure, on pourra par exemple lire *El Cordobés toreando de muleta*; le gérondif apparaît également dans des phrases exclamatives telles que *¡Y siempre fastidiando!* Quoi qu'il en soit, *¿Qué, paseando?* devra être compris comme notre *Alors, on se promène?* De même: *Conque soñando, ¿eh?* correspond au français *Alors, comme ça on rêve, hein?* Les deux exemples suivants, que je tiens de source orale, illustrent le même emploi du gérondif:

- *Así que privando a mis espaldas, ¿eh?* (1993).
- *¡¿Qué, todavía sobando a las once de la mañana?! (1994).*

➤ Cas numéro 3:

La langue familière admet depuis longtemps la présence de *on* au lieu de la première personne du pluriel. Il ne s'agit pas d'effets dits stylistiques, comme dans l'emploi de *on* pour *je* ou *tu*, mais bien d'un usage qui s'est généralisé dans le langage commun: *nous avons* > *on a* ou même *nous, on a*.

«Le *on* prend la place de la première personne du pluriel, au point d'entraîner l'accord de l'adjectif ou du substantif attribut, mais non cependant du verbe» (C. DESIRAT & T. HORDE, *La langue française au XX^e siècle*, 1976, p. 145).

Selon Jean BOUZET¹⁸, il faudra toujours, dans ce cas, replacer en espagnol la première personne du pluriel. Dans *Problèmes théoriques de la traduction d'Astérix en Castillan* (1971, p. 122), François BALTZER constate d'ailleurs que dans la presque totalité des cas, la connotation qui naît dans le texte de départ de cet emploi "fautif" a été perdue dans le texte d'arrivée:

- *On leur donne des baffes?* > *¿Les arreamos un par de tortas?*
- *Si on allait voir le cuisinier, Astérix?* > *¿Y si fuéramos a ver al cocinero, Astérix?*

Etc. Mes propres observations confirment le caractère quasi inéluctable de cette perte:

- *Bon, ça va, on a compris!* > *¡Vale, tío ya lo entendemos!* (F. MARGERIN, *Lulu s'maque*, 1987, p. 10).

16. A. BELOT, *L'espagnol mode d'emploi*, 1992, p. 152.

17. REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, 1986, p. 490.

18. *Grammaire espagnole*, 1986, p. 281.

- *On a du bol! V'là un embouteillage maousse! > Estamos de potra. ¡Ahí hay un atasco chupi!* (C. DEGOTTE, *Les motards - Moto Risées*, 1986, p. 32).
- *T'inquiète pas, on va se démerder > No te preocupes, ya nos apañaremos* (P. DJIAN, *Zone érogène*, 1984, p. 42).

D'emploi très étendu en espagnol, l'utilisation impersonnelle de la deuxième personne du singulier peut cependant rendre compte d'un registre plus familier que celui adopté dans les traductions précédentes:

- *On leur dit de s'écarter et ils... > Les diceş que se aparten y...* (F. BALTZER, *Problèmes théoriques de la traduction d'Astérix en Castillan*, 1971, p. 122).

On considère généralement que dans les cas où *on* fait référence à un seul individu, c'est généralement *uno* que le traducteur devra choisir¹⁹. Il faut savoir que *uno* n'implique cependant pas toujours l'individualité. Dans cet extrait par exemple:

- *Un martes, cuando nadie dudaba de que tarde o temprano tenía que ocurrir, Pietro Crespi le pidió que se casara con él. Ella no interrumpió su labor. Esperó a que pasara el caliente rubor de sus orejas e imprimió a su voz un sereno énfasis de madurez. - Por supuesto, Crespi -dijo-, pero cuando uno se conozca mejor. Nunca es bueno precipitar las cosas*²⁰.

Dans cet emploi, on peut considérer que le *uno* espagnol, curieusement, correspond bien au *on* que le français familier utilise à la place de *nous*, pronom que l'on retrouve d'ailleurs dans la traduction française²¹ du célèbre roman colombien:

- Bien entendu, Crespi, lui dit-elle, mais attendons de nous connaître mieux. Il n'est jamais bon de vouloir précipiter les choses.

Dans la phrase suivante, extraite de la revue humoristique *El jueves* (1991, n° 719, p. 24), *uno* se réfère également à un couple de personnes:

- *¡Por favor, una pista tranquilita, con luz tenue, musiquita suave, que pueda uno morrear a gusto!*

Dans d'autres cas, pour rendre la tonalité familière de *on*, le traducteur pourra recourir à diverses tournures impersonnelles du type:

19. Cf. M. CAMPRUBI, *Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole*, 1972, p. 62; J. SCHMIDELY, *La personne grammaticale et la langue espagnole*, 1983, p. 174.

20. Extrait de *Cien años de soledad*, de G. GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel (1984, p. 119).

21. G. GARCÍA MÁRQUEZ, 1968, p. 105.

- *On va marcher encore longtemps comme ça? > ¿Hay para mucho rato aún?*²²

S'il n'est pas satisfait par les équivalents de *on* (mis pour *nous*) proposés jusqu'ici, le traducteur pourra enfin toujours trouver un point du discours lui permettant d'introduire, en compensation à la perte de familiarité, un marqueur sociolinguistique de nature quelconque. Savoir par exemple que *haiga* est un archaïsme²³ devenu l'équivalent populaire de *haya* n'est bien sûr pas une fin en soi. Mais en traduction, où l'on se concentre peut-être trop souvent sur les seuls éléments lexicaux (auxquels on peut facilement avoir accès dans les dictionnaires), cela peut devenir un moyen, un outil. Ainsi dans ce passage d'un roman français récemment traduit en castillan:

- *Contre ça il nous donne des images, des plumes dans un petit tonneau, des décalcomanies ou bien un sou ou deux, ça dépend de ce qu'on a...* (L. PERGAUD, *La guerre des boutons*, 1963, p. 111).
- *A cambio, él nos da estampas, plumillas en una cajita, calcomanías, o una o dos perras, según lo que haiga...* (L. PERGAUD, *La guerre des boutons*, traduit en espagnol par Juan Antonio PEREZ MILLAN, 1990, p. 105).

C'est bien grâce à sa bonne maîtrise des particularités grammaticales de plusieurs niveaux de langue que le traducteur de *La guerre des boutons* réussit ici à réintroduire une nuance populaire perdue d'avance. Les écarts morphosyntaxiques peuvent donc constituer d'excellents marqueurs sociolinguistiques pour qui en a besoin. Et du fait de leur relative rareté, ils apparaissent au moins aussi efficaces que leurs homologues phonétiques ou lexicaux.

Pour terminer sur ce point, je ferai remarquer que le problème de traduction du pronom impersonnel se trouve naturellement résolu si la présence du verbe n'est pas nécessaire en espagnol

- *On efface tout et on recommence > Borrón y cuenta nueva.*

Pour ce qui est des exemples utilisés dans cette présentation, ils ont été pour la plupart extraits de revues, de bandes dessinées et de romans contemporains²⁴. Les autres ont été empruntés à divers articles, dictionnaires et autres ouvrages de référence²⁵... Le thème de cet article n'étant pas nouveau, j'espère enfin avoir montré clairement ou simplement rappelé ces quelques moyens d'expression qui restent à la disposition des étudiants, des traducteurs, ainsi que des hispanisants ou hispanistes en général.

22. Exemple emprunté à F. BALTZER, *Problèmes théoriques de la traduction d'Astérix en Castillan*, 1971, p. 122.

23. Cf. R. LAPESA, *Historia de la lengua española*, 1988, p. 470.

24. Voir *infra* la liste des sources d'illustration.

25. Voir *infra* la liste des références scientifiques.

Liste des principaux ouvrages et articles cités ou évoqués

Références scientifiques

- BALTZER François**, 1971, *Problèmes théoriques de la traduction d'Astérix en Castillan*, mécanographié, Paris, Mémoire de Maîtrise, 2 tomes, 345 p.
- BARREAU Jean-Louis**, 1995, *Une approche de la langue familière espagnole - Éléments de linguistique comparée*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1127 p.
- BAUCHE Henri**, 1920, *Le langage populaire - Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris avec tous les termes d'argot usuel*, Paris, Payot, 288 p.
- BELLOT Albert**, 1992, *L'espagnol mode d'emploi*, Perpignan, Editions du Castillet, 232 p.
- BÉNABEN Michel**, 1993, *Manuel de linguistique espagnole*, Paris, Ophrys, 262 p.
- BLANCHE-BENVÉNISTE Claire** et **JEANJEAN Colette**, 1987, *Le français parlé - Transcription et édition*, Paris, Didier Erudition, 264 p.
- BLONDEL Michèle**, 1976, "Sensibilisation des étudiants à la diversité des français", *Le Français dans le Monde* n° 121, Paris, Hachette/Larousse, pp. 56-63.
- BOUZET Jean**, 1986, *Grammaire espagnole*, Paris, Belin, 434 p.
- CAMPRUBI Michel**, 1972, *Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole*, Toulouse, France-Ibérie Recherche, 112 p.
- COSTE Jean** et **REDONDO Augustín**, 1965, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 606 p.
- DÉSIRAT Claude** et **HORDE Tristan**, 1976, *La langue française au XX^e siècle*, Paris, Bordas, 253 p.
- GERBOIN Pierre** et **LEROY christine**, 1991, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette, 527 p.
- KANY Charles E.**, 1951, *American-Spanish Syntax*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 467 p.
- LAPESA Rafael**, 1988, *Historia de la lengua española*, Madrid, Gredos, 690 p.
- NARBONA JIMÉNEZ Antonio**, 1986, "Problemas de sintaxis coloquial andaluza", *Revista española de lingüística* n° 16,2, Madrid, Gredos, pp. 229-275.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA**, 1986, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 592 p.
- Robert (Le petit -----)*, dir. par A. REY et J. REY-DEBOVE, 1990, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2172 p.
- SCHMIDELY Jack**, 1983, *La personne grammaticale et la langue espagnole*, Paris, Editions Hispaniques, 294 p.
- VERDELHAN Michèle**, 1990, "Parlez-vous branché?", *Europe* n° 738, Paris, Europe/Messidor, pp. 37-44.

Sources des illustrations

DEGOTTE Charles, 1986, *Les motards - Moto Risées*, Paris, Dupuis, 46 p. Et, traduit en espagnol par Equipo B: 1990, *Los motoristas - Los motorrisas*, Barcelone, Ediciones B, 46 p.

DJIAN Philippe, 1984, *Zone érogène*, Paris, J'ai lu, 347 p. Et, traduit en espagnol par Javier Gispert: 1988, *Zona erógena*, Barcelone, Plaza & Janés, 281 p.

GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, 1984, *Cien años de soledad*, Barcelona, Editorial Bruguera, 493 p. Et, traduit en espagnol par Claude et Carmen Durand: 1968, *Cent ans de solitude*, Paris, Seuil, 437 p.

El Jueves, Collectif, Barcelone, Ediciones El Jueves, Revue hebdomadaire.

Les invraisemblables aventures d'Istérix, Collectif, 1988, Paris, Editions Vents d'Ouest, 46 p. Et, traduit en espagnol par E.S. Abulí y Equipo B: 1989, *Las increíbles aventuras de Istérix*, Barcelone, Ediciones B, 46 p.

MARGERIN Frank, 1987, *Lulu s'maque*, Genève, Les humanoïdes associés, 52 p. Et, traduit en espagnol par Víctor Mora: 1989, *Lulú se echa novia*, Barcelone, Ediciones B, 52 p.

PERGAUD Louis, 1963, *La guerre des boutons*, Paris, Mercure de France, 276 p. Et, traduit en espagnol par Juan Antonio Pérez Millán: 1990, *La guerra de los botones*, Madrid, Anaya, 271 p.

Rocky Luke - Banlieue West, Collectif, 1985, Issy-les-Moulineaux, Editions Vents d'Ouest, 46 p. Et, traduit en espagnol par E.S. Abulí: 1989, *Rocky Luke - Barrio Oeste*, Barcelone, Ediciones B, 47 p.